

L'ENLEVEMENT DES SABINES

Témoignages littéraires antiques

TITE-LIVE (59 av. J.-C. – 17 ap. J.-C.), *Histoire romaine*, I,9

Déjà Rome était assez puissante pour ne redouter aucune des cités voisines; mais elle manquait de femmes, et une génération devait emporter avec elle toute cette grandeur : sans espoir de postérité au sein de la ville, les Romains étaient aussi sans alliances avec leurs voisins. C'est alors que, d'après l'avis du sénat, Romulus leur envoya des députés, avec mission de leur offrir l'alliance du nouveau peuple par le sang et par les traités. "Les villes, disaient-ils, comme toutes les choses d'ici-bas, sont chétives à leur naissance; mais ensuite, si leur courage et les dieux leur viennent en aide, elles se font une grande puissance et un grand nom. Vous ne l'ignorez pas, les dieux ont présidé à la naissance de Rome, et la valeur romaine ne fera pas défaut à cette céleste origine; vous ne devez donc pas dédaigner de mêler avec des hommes comme eux votre sang et votre race." Nulle part la députation ne fut bien accueillie, tant ces peuples méprisaient et redoutaient à la fois pour eux et leurs descendants cette puissance qui s'élevait menaçante au milieu d'eux. La plupart demandèrent aux députés en les congédiant : "Pourquoi ils n'avaient pas ouvert aussi un asile pour les femmes ? Qu'au fond c'était le seul moyen d'avoir des mariages sortables."

La jeunesse romaine ressentit cette injure, et tout sembla dès lors faire présager la violence. Mais, dans la pensée de ménager une circonstance et un lieu favorables, Romulus dissimule son ressentiment et prépare, en l'honneur de Neptune Équestre, des jeux solennels, sous le nom de Consualia. Il fait annoncer ce spectacle dans les cantons voisins, et toute la pompe que comportaient l'état des arts et la puissance romaine se déploie dans les préparatifs de la fête, afin de lui donner de l'éclat et d'éveiller la curiosité. Les spectateurs y accourent en foule, attirés aussi par le désir de voir la nouvelle ville, surtout les peuples les plus voisins : les Céniniens, les Crustuminiens, les Antemnates. La nation entière des Sabins vint aussi avec les femmes et les enfants. L'hospitalité leur ouvrit les demeures des Romains, et à la vue de la ville, de son heureuse situation, de ses remparts, du grand nombre de maisons qu'elle renfermait, déjà ils s'émerveillaient de son rapide accroissement. Arrive le jour de la célébration des jeux. Comme ils captivaient les yeux et les esprits, le projet concerté s'exécute : au signal donné, la jeunesse romaine s'élance de toutes parts pour enlever les jeunes filles. Le plus grand nombre devient la proie du premier ravisseur. Quelques-unes des plus belles, réservées aux principaux sénateurs, étaient portées dans leurs maisons par des plébéiens chargés de ce soin. Une entre autres, bien supérieure à ses compagnes par sa taille et sa beauté, était, dit-on, entraînée par la troupe d'un sénateur nommé Talassius; comme on ne cessait de leur demander à qui ils la conduisaient, pour la préserver de toute insulte, ils criaient en marchant : 'à Talassius'. C'est là l'origine de ce mot consacré dans la cérémonie des noces.

La terreur jette le trouble dans la fête, les parents des jeunes filles s'enfuient frappés de douleur; et, se récriant contre cette violation des droits de l'hospitalité, invoquent le dieu dont le nom, en les attirant à la solennité de ces jeux, a couvert un perfide et sacrilège guet-apens. Les victimes du rapt partagent ce désespoir et cette indignation; mais Romulus lui-même, les visitant l'une après l'autre, leur représente "que cette violence ne doit être imputée qu'à l'orgueil de leurs pères, et à leur refus de s'allier, par des mariages, à un peuple voisin; que cependant c'est à titre d'épouses qu'elles vont partager avec les Romains leur fortune, leur patrie, et s'unir à eux par le plus doux noeud qui puisse attacher les mortels, en devenant mères. Elles doivent donc adoucir leur ressentiments, et donner leurs cœurs à ceux que le sort a rendus maîtres de leurs personnes. Souvent le sentiment de l'injure fait place à de tendres affections. Les gages de leur bonheur domestique sont d'autant plus assurés, que leurs époux, non contents de satisfaire aux devoirs qu'impose ce titre, s'efforceront encore de remplacer auprès d'elles la famille et la patrie qu'elles regrettent." À ces paroles se joignaient les caresses des ravisseurs, qui rejetaient la violence de leur action sur celle de leur amour, excuse toute puissante sur l'esprit des femmes.

OVIDE (43 av. J.-C. – 17 ap. J.-C.), *L'art d'aimer*, I, 101-132

C'est toi, Romulus, qui mêlas le premier aux jeux publics les soucis de l'amour, lorsque l'enlèvement des Sabines donna enfin des épouses à tes guerriers. Alors la toile, en rideaux suspendue, ne décorait pas des théâtres de marbre; le safran liquide ne rougissait pas encore la scène. Alors des guirlandes de feuillage, dépouille des bois du mont Palatin, étaient l'unique ornement d'un théâtre sans art. Sur des bancs de gazon, disposés en gradins, était assis le peuple, les cheveux négligemment couverts. Déjà chaque Romain regarde autour de soi, marque de l'œil la jeune fille qu'il convoite, et roule en secret dans son cœur mille pensers divers. Tandis qu'aux sons rustiques d'un chalumeau toscan un histrion frappe trois fois du pied le sol aplani, au milieu des applaudissements d'un peuple qui ne les vendait pas alors, Romulus donne à ses sujets le signal attendu pour saisir leur proie. Soudain ils s'élancent avec des cris qui trahissent leur dessein, et ils jettent leurs mains avides sur les jeunes vierges. Ainsi que des colombes, troupe faible et craintive, fuient devant un aigle, ainsi qu'un tendre agneau fuit à l'aspect du loup, ainsi tremblèrent les Sabines, en voyant fondre sur elles ces farouches guerriers. Tous les fronts ont pâli : l'épouvante est partout la même, mais les symptômes en sont différents. Les unes s'arrachent les cheveux, les autres tombent sans connaissance; celle-ci pleure et se tait; celle-là appelle en vain sa mère d'autres poussent des sanglots, d'autres restent plongées dans la stupeur. L'une demeure immobile, l'autre fuit. Les Romains cependant entraînent les jeunes filles, douce proie destinée à leur couche, et plus d'une s'embellit encore de sa frayeur même. Si quelqu'une se montre trop rebelle et refuse de suivre son ravisseur, il l'enlève, et la pressant avec amour sur son sein "Pourquoi, lui dit-il, ternir ainsi par des pleurs l'éclat de tes beaux yeux ? Ce que ton père est pour ta mère, moi, je le serai pour toi." Ô Romulus ! toi seul as su dignement récompenser tes soldats : à ce prix, je m'enrôlerais volontiers sous tes drapeaux.

Traduction du latin par M. Heguin de Guerle et M. F. Lemaistre (1927)

PLUTARQUE (46 – 125 ap. J.-C.), *La vie des hommes illustres*, « Romulus », 14-15 et 19

Ce fut dans le quatrième mois après la fondation de Rome, selon Fabius Pictor, que Romulus exécuta l'entreprise hardie de l'enlèvement des Sabines. Certains auteurs croient que, porté naturellement à la guerre, persuadé d'ailleurs, sur la foi de certains oracles, que les destins promettaient à Rome la plus grande puissance si elle était nourrie et élevée dans les armes, ce prince prit l'initiative de cette violence contre les Sabins en n'enlevant qu'un petit nombre de femmes, trente seulement, parce qu'il avait plus besoin de guerre que de mariages. Mais il est plus vraisemblable que, voyant sa ville remplie d'étrangers, dont très peu avaient des femmes, et dont le reste n'était qu'un mélange confus de gens pauvres et obscurs qui, méprisés par les autres, ne paraissaient pas devoir lui être longtemps attachés, il espéra que cette violence pourrait être pour eux un commencement d'alliance avec des Sabins, lorsqu'ils seraient parvenus à apaiser leurs femmes. Voici comment il exécuta ce projet. Il fit d'abord répandre le bruit qu'il avait découvert, caché sous la terre, l'autel d'un dieu. Son nom était Consus, c'est-à-dire le dieu du conseil car les Romains donnent le nom de conseil à leurs assemblées publiques et à leurs premiers magistrats celui de consuls, c'est-à-dire conseillers. D'autres veulent que ce dieu soit Neptune Équestre. Cet autel en effet, placé dans le grand cirque, reste toujours couvert, sauf pendant les courses de chevaux, où on le découvre. D'autres affirment que les conseils devant être toujours secrets, c'est avec raison qu'ils tiennent couvert l'autel du dieu qui les donne. Lorsque cette découverte fut connue, Romulus fit publier qu'à certain jour il ferait un sacrifice solennel, suivi de spectacles et de jeux. On s'y rendit en foule de toutes parts. Romulus, vêtu de pourpre et entouré des principaux citoyens, était assis dans le lieu le plus élevé. Il avait donné pour signal le geste, qu'il ferait en se levant, de prendre les pans de sa robe et de s'en envelopper. Un grand nombre de soldats armés tenaient les yeux fixés sur lui. Le signal est à peine donné, que, tirant leurs épées, ils s'élancent au milieu de la foule en jetant de grands cris, enlèvent les filles des Sabins, et laissent ceux-ci s'enfuir sans les poursuivre. Parmi les historiens, les uns prétendent que trente jeunes filles seulement furent enlevées; et que les curies ont pris leurs noms. Valérius Antias porte le chiffre à cinq cent vingt-sept, et Juba, à six cent quatre-vingt-trois. La meilleure justification de la conduite de Romulus, c'est qu'on ne prit qu'une femme mariée, Hersilie; encore est-ce par inadvertance; car ni la passion, ni le désir de nuire n'inspiraient cet enlèvement aux Romains; ils voulaient simplement mêler et fondre les deux nations par les alliances les plus intimes. Hersilie, d'après les

uns, épousa Hostilius, l'homme le plus en vue de Rome; d'après les autres, Romulus lui-même, à qui elle donna des enfants, une fille, qui fut appelée Prima, parce qu'elle naquit la première, et un seul fils, que le roi nomma, en raison de l'affluence des citoyens à son appel, Aollius, dont la postérité a fait Avillius. Mais ces détails, dus à l'historien, Zénodote de Trézène, sont contredits par beaucoup d'auteurs.

On raconte qu'un groupe de ravisseurs, de condition modeste, emmenait une jeune fille qui surpassait toutes les autres par sa taille et par sa beauté. Ils furent rencontrés par des citoyens d'un plus haut rang qui voulurent la leur enlever. Ils crièrent alors qu'ils la menaient à Talasius, jeune homme d'un grand mérite et généralement estimé; et à ce nom, les autres marquèrent leur satisfaction par des applaudissements et des louanges. Quelques-uns même d'entre eux les suivirent pour témoigner leur bienveillance envers Talasius, dont ils répétaient le nom à grands cris. Comme ce mariage fut très heureux, les Romains ont toujours depuis célébré, dans leurs noces, le nom de Talasius, comme les Grecs celui d'Hyménée. Sextius Sylla, de Carthage, écrivain non moins favorisé des Grâces que des Muses, m'a dit que Romulus avait donné ce nom à ses soldats pour signal de l'enlèvement des Sabines; que ceux qui les emmenaient criaient tous Talasius et que pour cela l'usage s'en était conservé dans les noces. Mais le plus grand nombre des auteurs, et entre autres Juba, croient que c'est pour les femmes mariées une exhortation et un encouragement à travailler, et en particulier à filer de la laine, ce que les Grecs appellent *talasia*; car, dans ce temps-là, les mots latins n'étaient pas encore répandus dans la langue grecque. S'il est vrai que les Romains se servissent alors de ce terme comme nous, on pourrait rapporter cette coutume à une origine plus vraisemblable. Dans le traité de paix qui termina la guerre des Sabins et des Romains, les premiers stipulèrent que leurs filles ne seraient assujetties à d'autre travail qu'à filer de la laine. De là sans doute l'usage qui subsiste encore dans toutes les noces, que le père et la mère de la mariée, ceux qui l'accompagnent, et, en général, tous ceux qui assistent à la cérémonie, crient ensemble Talasius, par plaisanterie, et pour rappeler au mari qu'il ne doit exiger de la femme qu'on lui mène d'autre ouvrage que de filer de la laine. C'est aussi de cet enlèvement que vient la coutume qui s'observe encore, que la nouvelle mariée ne passe pas d'elle-même le seuil de la maison de son mari, et qu'on la porte pour le lui faire franchir, parce qu'alors les Sabines qu'on avait enlevées y entrèrent par force. Quelques auteurs veulent que l'usage de séparer avec la pointe d'un javelot les cheveux de la nouvelle épouse, signifie que les premiers mariages des Romains furent faits par violence et à la pointe de l'épée. J'en ai parlé plus longuement dans les *Questions Romaines*. Cet audacieux enlèvement se fit le 18 du mois qui s'appelait alors Sextilis, et maintenant Août, jour auquel on célèbre les Consualia.

Trois ans plus tard le combat entre Romulus et Tatius est à son apogée quand...

Comme ils se préparaient de part et d'autre à recommencer le combat, ils sont arrêtés par le spectacle le plus étonnant et le plus difficile à exprimer en paroles. Les Sabines qui avaient été enlevées, accourant de tous côtés avec de grands cris, et comme poussées par une fureur divine, se précipitent au travers des armes et des monceaux de morts, se présentent à leurs maris et à leurs pères, les unes avec leurs enfants dans les bras, les autres les cheveux épars; et toutes ensemble, adressant la parole tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, leur donnent les noms les plus tendres. Les deux partis, également, touchés de ce spectacle, les reçoivent au milieu d'eux. Alors leurs cris percèrent jusqu'aux derniers rangs, et leur état remplit tous les cœurs d'un sentiment de pitié qui devint encore plus vif lorsque, après des remontrances aussi libres que justes, elles finirent par les prières les plus pressantes « Qu'avons-nous fait? leur dirent-elles; et par quelle offense avons-nous mérité et les maux que nous avons déjà soufferts, et ceux que nous souffrirons encore? Enlevées par force, et contre toute justice, par les hommes à qui nous appartenons maintenant; longtemps négligées, après un tel outrage, par nos frères, nos pères et nos proches, nous avons eu le temps de nous attacher à ces Romains qui étaient l'objet de toute notre haine, et de former avec eux des liens si intimes, que nous sommes forcées aujourd'hui de craindre pour ceux de nos ravisseurs qui ont encore les armes à la main, et de pleurer ceux d'entre eux qui sont morts. Vous n'êtes pas venus nous venger de cette injustice pendant que nous étions encore filles, et vous venez aujourd'hui arracher des femmes à leurs maris et des mères à leurs enfants! L'abandon et l'oubli dans lequel vous nous avez laissées alors ont été moins déplorables que les secours que vous nous donnez maintenant. Malheureuses que nous sommes! voilà les marques de tendresse que nous avons reçues de nos ennemis; voilà les marques de pitié que vous nous avez données. Si vous vous faites la guerre pour d'autres motifs qui nous soient inconnus, du moins devez-vous poser les armes par égard pour nous, qui vous avons unis par les titres de beaux-pères, d'aïeux et d'alliés, avec ceux que vous traitez en ennemis mais si c'est pour nous que vous combattez, emmenez-nous avec vos gendres et vos petits-fils; rendez-nous nos pères et nos proches, sans nous priver de nos maris et de nos enfants. Nous

vous en conjurons, épargnez-nous un second esclavage. » Ce discours d'Hersilie, soutenu par les prières des autres, amena une suspension d'armes, et les généraux entrèrent en pourparlers. Cependant les femmes mènent leurs maris et leurs enfants à leurs pères et à leurs frères; elles apportent des provisions à ceux qui en manquent, font transporter chez elles les blessés, les pansent avec soin, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons; que leurs maris, pleins de respect pour elles, les traitent avec toutes sortes d'égards et de bienveillance. D'après cela, le traité fut bientôt conclu, aux conditions suivantes Que les femmes qui voudraient rester avec leurs maris ne seraient, comme nous l'avons déjà dit, assujetties à d'autre travail ni à d'autre service que de filer de la laine; que les Romains et les Sabins habiteraient la ville en commun; qu'elle serait appelée Rome du nom de Romulus, et que les Romains prendraient celui de Quirites, du nom de Cures, patrie de Tatius; enfin, que Romulus et Tatius régneraient ensemble, et partageraient le commandement des armées. Le lieu où le traité fut fait s'appelle encore à présent le Comitium, du mot latin *comire*, s'assembler.

Traduction du grec ancien par l'abbé D. Ricard (1883)